

Le marchand de bonheur

Parti du Mémorial de Drancy, en mai 2005, j'arrivais deux mois plus tard au camp d'Auschwitz. De cette arrivée, il me restera longtemps un certain trouble. Un vide, un manque, un indéfinissable "c'est pas ça.". Car, en vérité, je n'étais pas arrivé au camp d'Auschwitz. Je n'étais arrivé qu'à son musée. C'est la raison pour laquelle Il me fallait repartir d'Auschwitz. Peut-être que la vérité d'Auschwitz ne se trouve que dans la nécessité de le quitter.

28 juillet, je pars ! Je quitte le sang d'Auschwitz pour dire avec mes pieds le sacré de la terre des hommes. Je quitte le mur d'Auschwitz pour rejoindre le 17 décembre ceux de Jérusalem. A travers neuf pays et 3300 kilomètres. Pologne, Slovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Turquie, Syrie, Palestine, Israël.

Il y a plus de soixante ans, au moment de rentrer dans les wagons à bestiaux, il était annoncé aux juifs qu'ils allaient être déportés vers des camps de transit avant de rejoindre ultérieurement une terre qui leur serait allouée. Comme vous le savez, cette *promesse* était un mensonge d'une insoutenable ignominie dont notre génération porte encore aujourd'hui les stigmates.

L'ambition de cette marche est de renverser l'histoire, et de réaliser, soixante ans après, la promesse mensongère. Si ce chemin est le mien, ce livre est le vôtre. Il part de la noirceur des camp d'extermination qui se terre en chacun de nous, jusqu'à la la terre promesse, cette partie lumineuse de nous-même qui cherche à s'éveiller à chaque instant depuis si longtemps. Il relie (relit) la Terre d'Auschwitz à celle de Palestine. Ces deux lieux adressent symboliquement nos ombres et nos lumières. Elles expriment tout autant l'état de division religieux, culturel, politique et social de la planète que l'état de division intérieur de chacun d'entre nous.

Ô Jérusalem, je ne sais rien de tes enseignements. Je ne t'amène ni myrrhe, ni or, ni encens. Je ne t'amène que la mémoire de mon grand-oncle, Fernand, assassiné à Auschwitz. Un petit caillou arraché au mur des fusillés. Et la folie de la paix qui nourrit chacun de nos imaginaires les plus fous.

André Weill.